

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Le passager

Marc Savoie

Volume 37, Number 4 (220), August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32327ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Savoie, M. (1995). Le passager. *Liberté*, 37(4), 86–104.

MARC SAVOIE

## LE PASSAGER

Claudine m'avait demandé d'aller chercher des croissants au dépanneur du village. Une affaire de quinze minutes, sans plus. Mais sa requête me frappait comme une injustice et je n'arrivais pas à bouger du divan sur lequel je m'étais effondré à l'aube, complètement exténué. Je venais de passer une deuxième nuit consécutive à bercer et à langer Antoine, qui n'en finissait plus d'être malade, et il me semblait que j'avais bien le droit de me reposer un peu, moi aussi. Ça faisait près de quarante-huit heures que je n'avais pas fermé l'œil.

« Je dois préparer le biberon ! m'a déclaré Claudine en lisant dans mes pensées. Ne fais pas l'enfant. Si tu veux, tu peux prendre de l'argent dans ma sacoche ! » J'ai rechigné un peu, mais comme je n'avais pas envie de provoquer une nouvelle scène de ménage, je suis allé à la chambre prendre cinq dollars dans le sac à main, je suis revenu en titubant mettre mes souliers, j'ai empoigné mes clés sur la table de la cuisine et je suis sorti.

Mon humeur était si massacrate qu'il m'a semblé avoir réveillé tout le voisinage en claquant la porte de ma voiture. On aurait cru entendre la déflagration d'une balle de pistolet. « Tant pis ! » ai-je pensé en mettant le contact. Puis j'ai eu l'impression d'être observé et j'ai tourné la tête en direction de la maison. Claudine était là, sur le balcon, dans sa robe de chambre, me disant

quelque chose que je n'arrivais pas à entendre. J'ai baissé la fenêtre. « Un jour tu vas oublier ta tête ! » m'a-t-elle lancé en me tendant mon portefeuille d'un air narquois. « Laisse faire ! lui ai-je répondu. J'en ai pas besoin ! » « Mais ton permis ! » cria-t-elle encore. Je l'ai regardée en haussant les épaules et j'ai fait crisser mes pneus en sortant de la cour. C'était involontaire, mais ça m'a fait du bien.

\*

Le village avait beau n'être qu'à cinq ou six kilomètres de notre maison, ce matin-là, il me semblait encore trop loin. Je pensais à Claudine, à notre couple, à cet enfant qui n'arrangeait rien entre nous, et plus je pensais, plus mon pied tombait comme une masse sur l'accélérateur. À ma droite, la rivière grondait dans son lit bordé d'arbres et de joncs. Au-dessus, le soleil était aveuglant. J'avais l'impression qu'il me narguait de son grand ciel d'automne, m'empêchant d'anticiper les obstacles qui se dressaient sur mon chemin à chaque virage. À un certain point du trajet, j'avais même confondu une feuille morte poussée par le vent avec une petite souris brune traversant la route, et j'avais bien failli dérapier en essayant de l'éviter.

Aussi n'ai-je rien vu venir du cauchemar dans lequel j'allais m'engouffrer. Lorsque j'ai porté une main à mon front pour filtrer la lumière, il était trop tard. La silhouette d'un enfant courant derrière son ballon venait de surgir de nulle part sur le petit chemin sinueux et je ne pouvais plus freiner. J'ai donné un coup de volant en désespoir de cause, mais j'ai dû fermer les yeux une fraction de seconde trop tôt, car je n'ai pu voir si ma manœuvre avait suffi à empêcher l'accident. J'ai bien ressenti le choc d'un corps étranger frappant le capot de

ma voiture, j'ai entendu un bruit sourd au moment de l'impact, mais j'allais si vite que de grands peupliers me cachaient déjà le lieu de l'accident lorsqu'il m'est venu à l'esprit de jeter un coup d'œil dans mon rétroviseur.

Il fallait faire demi-tour sans tarder, mais j'étais incapable de reprendre mon sang-froid. Mes mains tremblaient sur le volant, mon cœur battait à tout rompre, ma vue se brouillait, si bien que je me suis mis à perdre le contrôle de ma voiture à l'orée du village et à dévaler la pente menant à la rivière en évitant de justesse les arbres qui se dressaient sur mon chemin. J'essayais de freiner, mais j'étais trop mal en point pour reprendre le contrôle du véhicule et je voyais approcher l'eau avec effroi. Finalement, ma voiture s'est immobilisée à deux doigts du courant, freinée par un arbre qu'elle avait légèrement accroché sur son passage.

J'étais à demi conscient au fond de mon siège et ma tête avait dû heurter la vitre de la portière dans le feu de l'action, car un peu de sang coulait sur mon visage et pénétrait dans ma bouche entrouverte. On aurait dit qu'un voile noir allait s'abattre sur moi. Pour lutter contre cette sensation, j'ai agrippé le volant et essayé de distinguer clairement le clocher de l'église du village, qui surgissait au loin.

Comme je n'y arrivais pas, je suis descendu pour me calmer. Bouger me ferait du bien. Mais en croyant apercevoir une tache rougeâtre sur l'un des phares de mon véhicule, ma tête s'est remise à tourner de plus belle et je me suis affaissé de tout mon long parmi les joncs et les pissenlits, jusqu'à ce qu'une petite couleuvre sortant de je ne sais quel trou me frôle le visage et me procure une sensation bizarre ; comme si on m'avait passé un cube de glace sur la joue. J'ai commencé à retrouver mes esprits. Il fallait retourner secourir le garçon ! Sa vie était en jeu. Je me suis agrippé à la portière pour me

hisser sur mes jambes, je me suis rassis dans la voiture, j'ai attaché ma ceinture et je suis remonté sur la route par la tranchée que j'avais ouverte en descendant. Peut-être était-il sain et sauf ?

\*

Revenu sur les lieux de l'accident, j'ai eu la surprise de ma vie. Il n'y avait rien. Pas de traces de sang sur la route, pas de ballon nulle part, et surtout... pas d'enfant blessé. Je m'étais garé tout près du virage, contre une vieille clôture de bois, et j'avais pris soin de fouiller les environs avant de me rendre à cette évidence. J'avais même inspecté le devant de ma voiture pour constater l'étendue des dégâts et je n'avais rien découvert. Il n'y avait que les traces de mon dérapage et de ma collision, dont une petite traînée d'essence sur l'asphalte qui laissait présager une fuite dans mon réservoir.

C'est alors que j'ai entendu le cri d'une femme. J'ai d'abord pensé qu'il avait été poussé derrière mon dos et je me suis retourné rapidement, braquant mes yeux du côté de la rivière. Personne. Seul le bruit étouffé des voitures circulant sur l'autre berge parvenait à se frayer un chemin jusqu'à mes oreilles. Puis la même voix poussa un deuxième cri, tandis qu'une autre voix — masculine, celle-là — se mêlait à la sienne. J'ai regardé autour de moi, scrutant les environs du regard, et c'est en jetant un coup d'œil du côté des terres que j'ai cru apercevoir un couple au loin, dans la cour d'une petite ferme. Un grand champ de maïs nous séparait.

J'ai enjambé la vieille clôture et j'ai avancé à travers champs. Les cris allaient en s'accroissant mais j'avais du mal à comprendre ce que la femme disait. L'écho, en amplifiant le son, le déformait à sa guise et y ajoutait le bruit du vent qui tourne autour des blés. Puis, à force

d'avancer, j'ai finalement entendu le mot « police » et l'homme qui s'entêtait à répondre : « Ce qui est fait... fait... du calme. » Mais la femme insistait : « Police ! ...pelle... lice ! » Un frisson m'a saisi. Je réalisais soudainement qu'il s'agissait peut-être de la famille du petit et une peur panique s'est emparée de moi. Ils allaient prévenir la police ! Ils avaient retrouvé leur enfant avant moi et ils étaient décidés à me mettre la main au collet.

Je me suis mis à courir comme un fou vers la clôture, m'enfargeant dans les herbes, m'ouvrant la lèvre inférieure en tombant sur une pierre aiguisée, et j'ai bondi vers ma voiture pour décamper avant que les policiers ne fassent leur apparition. Ma portière était restée entrouverte et je me suis faulxé sur mon siège en vitesse. J'ai mis le contact avant de m'attacher et j'ai déguerpi sans faire attention aux véhicules qui venaient derrière moi. En quelques secondes, j'étais reparti en direction du village, tout affolé, mais décidé à rentrer à la maison au plus vite pour enterrer cette affaire jusqu'à la fin de mes jours.

\*

Tandis que j'essayais en vain de me calmer, le clocher de l'église du village était redevenu visible à l'horizon et cette apparition me troublait. Je ne savais pas pourquoi. Tout ce dont j'étais sûr, c'est que je ne me sentais pas bien du tout. Comme si j'avais trop bu. D'abord, ma lèvre et mon front n'arrêtaient pas de saigner et le goût du sang dans ma bouche m'écœurait. En même temps, j'étais assailli d'images et j'avais du mal à me concentrer sur la route. Tout était confus dans ma tête : l'énervement au moment du départ, ma nonchalance, le virage, la silhouette de l'enfant, le ballon qui roulait devant lui, le soleil, le choc, mon dérapage, la couleuvre, la femme qui criait à tue-tête, jusqu'à l'image

de Claudine qui me tendait mon portefeuille. « Un jour tu vas oublier ta tête ! » me disait-elle. Je la revoyais, sur le balcon, insistant pour que je descende de voiture et que j'aïlle à sa rencontre... « Ton permis ! Ton permis ! Tu oublies ton permis ! » Je me souvenais du moment où je m'étais rendu compte de sa présence, sans la voir véritablement... la simple sensation d'être observé, jugé, qui m'avait fait sentir que quelqu'un était là.

Je me suis retourné brusquement dans la voiture et j'ai sursauté.

— Tu conduis mal, me dit l'enfant en riant faiblement, allongé sur la banquette arrière. Regarde en avant !

Je me suis rangé sur le bord de la route et j'ai freiné brusquement. Une fois immobilisé, je me suis tourné sur mon siège pour faire face à l'enfant et l'examiner tout en l'interrogeant. Le soleil entrait par la vitre du passager.

— Qu'est-ce que tu fais là?! Comment tu es monté ? Tu es blessé ?

Je n'avais pas de contrôle sur ma voix et mes cris étaient poussés sur un ton geignard. Comme si ma voix n'avais pas mué.

— Tu m'as vraiment fait mal, tout à l'heure. Pourquoi tu es parti ? Je vais mourir, maintenant, me dit-il en me fixant droit dans les yeux.

J'ai fui son regard. Mes yeux couraient partout sur son corps, à la recherche d'une blessure hypothétique, mais je ne trouvais rien.

— Je vais mourir ! reprit l'enfant.

— Qu'est-ce que tu as ? ai-je répliqué. Qu'est-ce que je t'ai fait ? Tes jambes ! Ce sont tes jambes qui te font mal ? !

Il semblait trop souffrant pour me répondre.

J'ai donc gardé mes questions pour plus tard et j'ai démarré sur les chapeaux de roues. Il n'y avait plus une seconde à perdre : l'hôpital le plus proche était à vingt

minutes de route. J'ai piqué par un petit chemin de terre cahoteux, juste avant le village, pour atteindre l'autoroute le plus vite possible. En regardant dans mon rétroviseur, il m'a semblé que l'enfant avait l'air de souffrir de ce parcours difficile.

— J'ai mal. Moins vite ! s'il te plaît ! Moins vite ! me supplia-t-il.

J'ai ralenti un peu, mais je ne voulais pas flâner en chemin non plus ; ce n'était qu'un mauvais moment à passer.

— Où étais-tu ? Je t'ai cherché partout ! Comment tu as fait pour monter dans ma voiture ? lui ai-je demandé en vrac.

— Tu avais laissé la porte ouverte, m'a-t-il répondu d'un air évasif.

J'ai insisté :

— Mais pourquoi tu ne m'as pas appelé ? Je t'aurais aidé à monter. J'aurais prévenu tes parents. Tu es l'enfant de qui ? Ta mère avait l'air drôlement inquiète tout à l'heure. Ils ne t'ont pas trouvé, c'est ça ?

J'ai dépassé un tracteur qui me ralentissait et j'ai fait irruption sur l'autoroute. L'enfant regardait mes yeux dans le rétroviseur, la bouche ouverte, l'air hagard. J'ai changé de question, incapable de supporter une seule seconde de silence.

— Qu'est-ce que tu faisais dans la rue, ce matin ! ? Tes parents te laissent traverser comme ça, à ton âge ? ai-je lancé sans me soucier de l'incohérence de mon interrogatoire.

— Mes parents ne me laissent jamais rien faire, me dit-il entre deux gémissements. Je me sauvais de chez nous.

Je me suis retourné brièvement, surpris de sa réponse, et je l'ai enfin vu clairement. Quelques traces du choc... quelques égratignures, mais sans plus. Je



croyais rêver. Deux ou trois saletés sur un chandail rayé bleu blanc rouge. Le genre de saletés qu'on se fait en jouant. Dans mon énervement, j'ai même cru qu'il se moquait de moi.

— Tu n'as rien. Tu me fais marcher, lui dis-je pour le tester. Tu veux te venger.

— Je vais mourir ! répéta-t-il d'une voix étouffée.

Je regardais devant moi, sans trop savoir quoi penser. Et puis soudainement, j'ai vu la petite lumière rouge de ma jauge d'essence s'allumer sur mon tableau de bord. J'ai regardé l'aiguille. Elle était tombée sous le zéro ; j'avais bel et bien une fuite dans mon réservoir. Jamais je ne me rendrais à l'hôpital si je n'arrêtais pas faire le plein. J'ai emprunté la sortie pour le village le plus proche en songeant à Claudine, qui m'attendait à la maison. Tout ça me semblait si loin, maintenant.

\*

En arrivant au village voisin, je me suis mis à la recherche d'une station-service. C'était un village beaucoup plus grand que Saint-Viateur, mais ses habitants semblaient terrés dans leur maison depuis l'origine du monde, se contentant d'épier les visiteurs de mon genre en écartant les rideaux de leur fenêtre. Il n'y avait donc personne pour m'indiquer le chemin du garage le plus proche et j'ai dû me débrouiller tout seul pour le trouver.

C'était une vieille maison privée où trônaient deux pompes toutes roses et rondes qui devaient bien remonter à la Seconde Guerre. Je me suis garé près d'elles, puis je me suis retourné sur mon siège afin de passer la main sur l'enfant pour en avoir le cœur net. Il regardait en l'air, fiévreux. En me penchant sur lui, j'ai cru remarquer qu'il avait une grosse plaie au bras droit et une jambe

anormalement tordue. « J'ai vraiment mal, tu sais », me dit-il.

Je me suis enfoncé dans mon siège en essayant de respirer plus lentement. Mes étourdissements recommençaient. L'enfant dut deviner mon malaise, car il parvint à se redresser pour baisser sa vitre. C'est en le voyant alors sous un autre angle que j'ai eu l'impression que toute une moitié de son visage était noircie par les éraflures et le sang séché.

Au même moment, une vieille femme en tenue de mécanicienne s'avancait vers moi en observant sans arrêt le devant de ma voiture et en s'essuyant les mains, pleines de cambouis.

— Qu'est-ce que vous voulez ? me dit-elle d'une voix masculine en s'arrêtant près de ma vitre ouverte et en considérant mon véhicule d'un air dégoûté.

— Le plein, dis-je en lui tendant mes clefs, essayant de cacher mon angoisse à l'idée d'être trahi par une tache de sang que je n'aurais pas vue.

— Ça s'est replacé, mais ça doit être encore glissant en machine, me lança-t-elle. Faites attention. Il y a plein d'oiseaux sur les chemins quand il a plu. Moi, j'en ai tué deux cet avant-midi, avec mon camion. »

Je ne savais pas pourquoi elle me disait ça. Puis j'ai eu la certitude qu'elle me tendait un piège ; qu'à la moindre occasion, elle allait prendre en note le numéro de ma plaque et courir me dénoncer à la police. Je me suis mis à paniquer.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre auto ? ! me demanda-t-elle en déverrouillant le réservoir du bout des doigts, comme si elle avait peur de se salir.

— Pardon ? lui ai-je répondu en me mordant les ongles.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Vous avez eu un accident ? Votre carrosserie est toute bossée sur le côté.

Elle commençait à m'exaspérer.

— Ce n'est rien ! ai-je rétorqué en sortant la tête.

La pompiste se tourna vers moi et m'aperçut à la lumière du jour.

— Mon doux Jésus ! Votre visage ! Où avez-vous traîné ? me dit-elle en pointant ma lèvre inférieure. Vous êtes sûr que ça va ?

Il m'a bien fallu quelques secondes pour réagir puis, en portant une main à ma bouche, j'ai remarqué qu'elle était pleine de sang. Je me suis mis à trembler. Mes blessures ! Je devais avoir le visage ensanglanté et je ne m'étais même pas nettoyé avant de m'arrêter. Je me suis observé en vitesse dans le rétroviseur. C'était pire que je l'imaginai.

— Ça va, merci, ai-je lancé en bégayant un peu. Je suis tombé tout à l'heure, mais ça va mieux maintenant. Combien je vous dois ?

— Vingt-huit dollars, me dit-elle de son air suspicieux en me rendant mes clefs.

Un frisson me parcourut. Vingt-huit dollars ? Comment avais-je pu oublier que je n'avais pas mon portefeuille avec moi ? Tout ce que j'avais dans mes poches était les cinq dollars puisés dans la sacoche de Claudine pour les croissants. Il me fallait une idée, et vite.

— Auriez-vous une serviette mouillée pour me nettoyer le visage ? lui ai-je demandé en faisant mine de fouiller dans ma poche de pantalon pour y trouver mon portefeuille.

La vieille me considéra un instant et finit par déclarer :

— Attendez-moi un instant. Je dois avoir ça quelque part.

Je l'ai regardée s'éloigner lentement et à la première occasion, j'ai démarré en trombe pour emprunter une

petite rue qui menait directement à l'autoroute. J'ai bien entendu crier au voleur, mais les cris étaient distants et j'essayais de les oublier.

— Où on va ? m'a demandé l'enfant en tentant de se redresser.

— À l'hôpital ! Donne-moi seulement quelques minutes ! Ma gorge se nouait. Si seulement il pouvait me répondre qu'il se sentait mieux.

— J'ai soif, me dit-il. J'ai tellement soif.

Je ne pensais qu'à quitter le village avant d'être repéré et j'ai essayé de le consoler un peu, mais il me répétait qu'il allait mourir et qu'il n'avait déjà plus de salive dans la bouche. J'ai regardé derrière pour voir si je n'avais pas été suivi par la pompiste, et comme le dépanneur n'était pas loin de la sortie du village, j'ai pris le risque de m'y arrêter.

\*

« Laporte et fils. Depuis 1925 », était-il spécifié sur l'enseigne délabrée. L'enfant s'était légèrement redressé sur la banquette arrière et observait d'un œil méfiant un groupe de garçons se diriger vers le dépanneur en faisant la foire, des sacs de bouteilles vides à la main. Je lui ai demandé s'il les connaissait.

— Ils sont dans ta classe ?

Il hocha la tête en guise d'affirmation.

— Tu as peur d'eux ? lui demandai-je encore. Pourquoi ? Ils te battent ?

Il les regarda disparaître dans le dépanneur d'un air terrorisé.

— Est-ce que tu te faisais battre toi aussi, quand tu étais petit ? me demanda-t-il en se tournant vers moi.

— Ils ne te toucheront plus, maintenant, crois-moi, lui dis-je en guise de réponse, tout en fouillant dans mes poches pour y trouver mes cinq dollars.

Je suis descendu en regardant autour et je suis entré dans le dépanneur en épongeant ma lèvre inférieure avec ma manche. Les cinq ou six garçons étaient appuyés au comptoir près de la caisse et troquaient le contenu de leurs sacs contre des bonbons. Le propriétaire, trop occupé par ces clients tonitruants, ne me salua pas. C'était un vieux bonhomme fumant le cigare et portant un crayon derrière l'oreille droite. Il avait l'air d'un croupier de casino. J'ai tourné la tête. Un autre vieillard occupé à placer du pain sur une tablette du magasin m'observait comme on observe un voleur. Probablement le frère du premier. Il portait lui aussi un crayon derrière l'oreille. J'ai exécuté les trois pas qui me séparaient du frigidaire sans m'arrêter et j'ai choisi un petit carton de lait pour mon passager.

J'aurais bien voulu payer tout de suite mais les garçons à la caisse n'avaient pas fini de choisir leurs bonbons. Deux d'entre eux pouffaient de rire chaque fois qu'ils me regardaient. Je n'aimais pas leurs yeux. Je ne savais pas pourquoi, mais j'étais sûr qu'ils m'en voulaient. De grosses gouttes de sueur commençaient à perler sur mon front. C'était ridicule. Qu'est-ce que j'avais à craindre de deux enfants ? J'ai cherché quelque chose d'amusant pour les faire rire, mais je n'ai rien trouvé.

— Vous voulez quelque chose d'autre ? ai-je fini par leur lancer en jouant avec mes cinq dollars.

« Non merci, monsieur ! » me répondirent-ils en sortant avec les autres, me dévisageant comme si j'étais un clown. Je les ai entendus m'imiter de l'autre côté de la porte et j'ai laissé échapper un juron en me retournant vers le propriétaire. On aurait dit qu'il n'attendait que ça pour exploser.

— Des bums ! me dit-il en prenant mon argent, fronçant les sourcils et faisant la moue. Des bums ! Mais à qui la faute ? Regardez les parents ! Ça travaille tous les deux, quand c'est pas divorcés, et ça les laisse s'éduquer tout seuls. Ça peut juste faire des bons-à-rien, ça, monsieur !

Je ne voulais pas faire mine d'approuver ces propos et je ne savais pas trop quoi dire ou quoi faire. J'ai baissé la tête et je me suis concentré sur sa main, qui tripotait quelques pièces dans le tiroir-caisse. S'il pouvait seulement me remettre ma monnaie. Mais il recommençait à parler en comptant, certain que je partageais son avis, et plus il me parlait plus il s'emportait, faisant de grands gestes tout en zieutant dehors comme s'il attendait quelqu'un. Enfin, il se rendit compte qu'il manquait de pièces et me demanda si je n'avais pas un plus petit billet. Comme je n'en avais pas, il entreprit de réclamer de la monnaie à son frère, mais celui-ci, probablement sourd, refusait de s'avancer pour entendre ce qu'on lui racontait.

— Donnez-moi quatre chocolats et deux suçons à la place, ai-je lancé en faisant mine de me diriger vers la sortie.

— C'est pour eux ? me demanda-t-il en me pointant les garçons qui traînaient encore devant la vitrine en me faisant des grimaces.

— Non, c'est pour moi, ai-je répliqué, afin de couper court à toute explication.

\*

Dans la voiture, j'ai ouvert le carton de lait pour l'enfant, qui n'arrêtait pas de transpirer, et je lui ai fait cadeau des quelques bonbons que j'avais achetés. Il commençait à délirer, à cause de la douleur, mais il

parvint tout de même à déballer un suçon après avoir bu la moitié du lait.

— Pourquoi je vais mourir ? me demanda-t-il.

— Tu ne vas pas mourir ! ai-je répondu en démarrant. Fais-moi confiance.

Il était grand temps que nous arrivions à l'hôpital.

J'ai repris l'autoroute sans rencontrer d'obstacle sur mon chemin et je n'ai plus prononcé une parole ; je ne m'en sentais pas la force. Mon passager semblait également obéir à cette loi du silence, car je ne l'entendais ni parler, ni bouger. J'ai regardé dans mon rétroviseur et j'ai constaté qu'il s'était endormi, le suçon dans la bouche. Il était vraiment mignon, avec ses petits cheveux en broussaille et ses pantalons trop courts.

Devant, les arbres défilaient de plus en plus rapidement de chaque côté de la route et le soleil commençait à se battre avec les nuages. Il pleuvrait sans doute avant la fin de l'après-midi. J'ai pensé mettre de la musique pour bercer l'enfant dans son sommeil et l'empêcher de tomber dans un état comateux, mais je ne voulais pas le réveiller.

\*

Une fois à l'hôpital, je me suis stationné devant l'entrée et je me suis retourné pour prévenir l'enfant que nous étions arrivés. J'ai voulu l'appeler par son prénom, mais je me suis rendu compte que je ne le savais pas. J'ai donc posé ma main sur son épaule. Elle était toute froide.

— Réveille-toi ! ai-je répété.

Mais sa bouche demeurait close, ses lèvres refermées autour du suçon qu'il tenait encore d'une main. Alors j'ai compris. J'ai sauté en bas de la voiture et j'ai fait irruption dans l'hôpital, marchant dans le couloir à

grandes enjambées en demandant de l'aide au plus vite. Mes blessures s'étaient rouvertes et je recommençais à voir double. Je devais également tituber dangereusement, car les gens s'écartaient devant moi sur toute la largeur du couloir. Finalement, une garde-malade s'est approchée pour me demander de bien vouloir me calmer et de lui expliquer ce qui n'allait pas.

— J'ai un enfant en danger de mort dans ma voiture !

La garde-malade me regardait d'un air consterné et prit sur elle de toucher mon front pour sonder la profondeur de ma blessure.

— Je vous dis que j'ai un enfant en danger de mort dans ma voiture !

— Où elle est, votre voiture ? me demanda-t-elle en faisant un signe de la tête à deux ambulanciers qui se tenaient derrière elle.

— Devant l'entrée, ai-je répondu. Allez-y, merde !

La garde-malade se rembrunit et haussa la voix :

— Ce n'est pas en devenant grossier que vous arrangerez les choses. Asseyez-vous, s'il vous plaît, et laissez-nous faire notre travail.

Je me suis excusé en m'écrasant sur une chaise droite et je l'ai regardée s'éloigner en compagnie des ambulanciers. J'essayais de m'encourager. Bientôt, ce serait fini. L'enfant serait hors de danger. On m'apprendrait qu'il allait bien, que tout ça n'était qu'un mauvais rêve et que je pouvais rentrer chez moi sans me faire de soucis. Mes pieds ne tenaient pas en place. J'ai tendu les jambes pour essayer de me décontracter, mais à la vue de mes souliers pleins de boue, une sorte de gêne m'envahit. J'ai relevé la tête : les patients assis sur les chaises voisines me regardaient à la dérobée, comme si j'étais un extra-terrestre. J'ai croisé les bras pour me donner une contenance et j'ai regardé en direction de l'entrée pour voir si la garde-



malade revenait avec ma victime. Je ne la voyais nulle part, mais un grand homme chauve s'avavançait vers moi en me souriant, comme s'il me connaissait.

— Vous êtes le monsieur à la voiture blanche ? m'a-t-il demandé en me tendant la main.

— Oui, ai-je répondu en lui tendant machinalement la mienne après m'être levé. Comment va-t-il ?

— Qu'est-ce qui vous est arrivé pour vous mettre dans un état pareil, monsieur... monsieur ? me demanda le docteur en ignorant ma question.

— Delage. Philippe Delage, ai-je répondu sans penser que je pouvais peut-être éviter de me nommer.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, monsieur Delage ? reprit le médecin.

Je l'ai regardé dans les yeux avec l'envie de me vider le cœur. Mais le visage de l'enfant endormi avec son suçon dans la bouche me revenait en mémoire. J'ai éclaté en sanglots. « Pardon ! Mon Dieu ! Pardon ! » commençai-je à répéter, les deux mains devant mon visage, tandis que le docteur Marsan essayait de me reconforter en me donnant de petites tapes dans le dos et en m'invitant à le suivre à son bureau. Je ne me sentais pas la force de refuser.

Une fois assis dans l'intimité de son cabinet, j'ai séché mes yeux et j'ai entrepris d'en savoir plus long sur l'état de mon passager. Marsan esquivait toujours mes questions en revenant sur ma propre condition. Ma blessure au crâne l'inquiétait, disait-il, et il me préparait une petite injection qui me ferait du bien.

— Laissez-vous aller, ajouta-t-il encore lorsqu'il me vit pâlir à la vue de sa seringue. C'est pour prévenir l'infection. Ça ne vous fera pas de mal.

— Dites-moi seulement qu'il n'est pas mort ! ai-je répondu avant qu'il n'enfonce l'aiguille dans une veine de mon bras.

— C'est ça, murmura le docteur en observant le contenu de la seringue disparaître dans mon corps. C'est ça.

J'ai tenté de me mettre en colère et de m'en prendre à lui en le saisissant par le col de chemise, mais en me levant, je me suis aperçu que je n'avais aucune force et je suis tombé à plat ventre sur le tapis. Mes yeux entrouverts fixaient le dessous du pupitre, où s'étaient accumulées quelques bourres, et je sentais le cuir des souliers de Marsan près de mon nez. Au même moment, j'ai entendu une porte s'ouvrir et de nouvelles voix entrer dans le bureau, mais ma vue s'est définitivement brouillée et j'ai perdu conscience, sombrant dans un rêve d'oiseaux blessés tournoyant au fond d'un champ de blé. Il m'a fallu quelques heures avant de revenir à moi.

\*

— Qu'est-ce qui s'est passé ? m'a lancé Claudine en franchissant le seuil de ma chambre. J'étais folle d'inquiétude.

J'avais dormi jusqu'au milieu de la nuit et je m'étais réveillé en sursaut à la suite d'un cauchemar, couché sur le dos dans une chambre de l'hôpital, les poignets sanglés aux barreaux du lit. Ensuite, le docteur Marsan était venu me voir vers sept heures du matin pour m'entretenir de mon état. « Vous avez besoin de repos » m'avait-il dit d'une voix trop douce pour être honnête. Je l'avais regardé fixement et il m'avait semblé alors que, quoi que je dise ou que je fasse, il ne m'apprendrait rien au sujet de l'enfant. Il me ménageait. C'était évident. J'avais donc préféré gardé le silence jusqu'à ce qu'il parte.

— Ça va mieux ? m'a demandé Claudine en voyant que je ne lui répondais pas. J'ai téléphoné partout, tu sais. Je suis même allée demander aux voisins s'ils

t'avaient vu. Tu me connais. J'ai tout de suite pensé que tu avais eu un accident. Tu es tellement distrait au volant.

J'ai fermé les yeux pour tenter de chasser l'accident de ma mémoire mais tout me revenait par bribes, comme si ma tête avait explosé sur la chaussée et que je ramassais les morceaux un par un. Claudine s'était assise près de moi et me regardait. Mes mains étaient froides et elle passait son temps à caresser celle qui était près des siennes, pour la réchauffer.

— C'est une madame Denon qui a prévenu la police pour dire que son mari avait tout vu. Lorsque les policiers sont venus me chercher à la maison, elle était avec eux. Elle m'a raconté que son mari revenait du village un peu saoul lorsqu'il a aperçu ta voiture filer vers la rivière, mais il a tellement eu peur de se faire pincer en état d'ébriété qu'il ne s'est pas arrêté pour voir si tu étais toujours vivant. Il a pris ton numéro de plaque en note et a tout raconté à sa femme. J'étais dans un de ces états !

Claudine s'est allongée sur mon corps, sa tête contre la mienne. J'ai pensé que je devrais peut-être lui murmurer des mots doux à l'oreille et j'ai ouvert la bouche. Sans succès. Alors je me suis contenté de m'imprégner de son parfum en essayant ne plus penser à rien, hormis la caresse de sa chevelure contre ma peau. Mais la sensation de la petite couleuvre contre ma joue me revint subitement en mémoire et je me suis retrouvé pour un moment sur les lieux de l'accident. J'étais debout à côté de ma voiture, sur la route déserte, et je scrutais l'horizon. Je ne voyais rien. J'appelais l'enfant de temps à autre, mais je n'avais pour toute réponse qu'un faible écho de ma propre voix. Le soir tombait, le vent s'était levé, et je crois bien que je commençais à avoir froid.

C'est la voix de Claudine qui m'a enfin ramené dans la chambre d'hôpital.

— Antoine va mieux, me dit-elle pour briser le silence. Je m'en suis occupée toute la nuit. Il dort bien, maintenant.